

L'ENTRETIEN

de **Martin Simard** avec

Pierre Lahoud

Historien et photographe

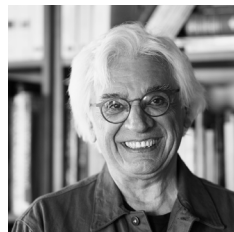


Photo : Claire Vézina

Pierre Lahoud est historien, photographe et spécialiste du patrimoine. Après des études à l'Université Laval, il a entrepris une longue et fructueuse carrière au ministère des Affaires culturelles du Québec (aujourd'hui, le ministère de la Culture et des Communications). En parallèle, il a publié de nombreux livres et articles ornés de photographies aériennes qu'il a lui-même saisies. Sa collection comporte plusieurs centaines de milliers de photographies dont il a cédé les droits à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) en 2019. Il a aussi œuvré comme analyste ou chroniqueur pour certains médias. M. Lahoud a reçu de très nombreux prix et distinctions pour souligner sa contribution à l'histoire et au patrimoine du Québec, notamment le prix Gérard-Morisset (2023), le prix des Dix (2020), le prix Frederick-Todd de l'Association des architectes paysagistes du Québec (2016) et la Médaille d'or de la Société géographique royale du Canada (2007). Il a également été fait chevalier de l'Ordre national du Québec (2022), un honneur rarissime.

- Bonjour, Monsieur Lahoud. Je vous remercie d'accorder cet entretien à la revue Organisations & territoires.

Pierre Lahoud. De rien. C'est un plaisir et un honneur pour moi de le faire.

Vous avez un parcours exceptionnel (formation, expériences, publications, répertoire photographique, etc.). Êtes-vous satisfait que votre travail ait été reconnu et qu'il soit préservé pour la postérité?

P. L. Oui, je suis plus que satisfait. En particulier, j'apprécie le fait que mes photographies soient maintenant conservées pour les générations futures et qu'elles soient aisément accessibles auprès de Bibliothèque et Archives nationales du

Québec. L'organisme a été très ouvert à ma demande dès les premières démarches. Le fonds comporte deux volets : les diapositives traditionnelles (environ 200 000) et les photographies numériques (environ 600 000). Je considère comme très important que l'accès aux photographies soit gratuit, un principe partagé par BAnQ.

On imagine plus aisément les historiens le nez dans les livres anciens ou les archives qu'en avion, occupés à prendre des photographies. Qu'est-ce qui vous a attiré au départ vers l'image?

P. L. Au Québec, contrairement à ailleurs dans le monde, les historiens sont polyvalents et les corps de métiers sont moins circonscrits – du moins, c'était le

cas au début de ma carrière. J'ai donc développé l'habitude de prendre mes propres photographies dans le cadre de mon travail relié au patrimoine bâti. L'image est un moyen exceptionnel de toucher les gens et d'encourager la protection du patrimoine. Cette idée m'est apparue évidente après ma lecture du livre *Vieux manoirs, vieilles maisons* publié en 1927 par la Commission des monuments historiques de la province de Québec, sous la plume de Pierre-Georges Roy. Cette lecture a influencé ma démarche par l'aspect illustré du livre.

On parle ici de photographies traditionnelles, voire de croquis ou peintures, à l'échelle du marcheur. Dans quelles circonstances êtes-vous passé vers la photographie en mode aérien?

P. L. Au ministère des Affaires culturelles, à l'époque, un des chefs d'équipe était l'urbaniste Jean-

Paul Gagnon. Il trouvait important de réaliser un inventaire pour appuyer les démarches de protection du patrimoine. Dans ce processus, l'aspect visuel des sites ou des bâtiments apparaissait comme primordial. Or, on nous avait imposé un échéancier de cinq ans pour réaliser un inventaire, ce qui est très court. Ce contexte nous a amenés à faire le choix d'utiliser l'avion pour prendre des photographies aériennes. Nous nous sommes inspirés en cela des méthodes employées en Pologne, où l'on a mis à contribution des hélicoptères, et de certaines expériences françaises effectuées par avion, notamment la pratique de l'archéologie aérienne par Roger Agache (Malgras, 2022). Pour ma part, j'ai rapidement eu la piqûre de l'avion et des prises de vues aériennes. C'est pratiquement devenu une mission personnelle de faire un portrait des paysages du Québec par voie aérienne!



Les Galets de Natashquan, sur la Côte-Nord © Pierre Lahoud, 2018

En quoi la photographie aérienne vous semble-t-elle différente ou supérieure à la photographie traditionnelle, sur « le plancher des vaches »?

P. L. La différence, c'est la vue d'ensemble de grands sites ou bâtiments dans une perspective oblique. Cela permet de voir les angles, d'obtenir une vue en trois dimensions. Ainsi, on peut bien discerner l'implantation des différents bâtiments et les caractéristiques du terrain. Il s'agit d'un regard

particulier peu accessible. À titre d'exemple, je pense à la ville de Québec et à son site, un territoire au relief varié en bordure du fleuve, lequel forme un goulet d'étranglement grâce à la présence du cap Diamant, de la pointe De Lévy et de l'île d'Orléans. Le choix du site pour ériger une ville par Samuel de Champlain, en 1608, nous apparaît alors tout indiqué.

À travers vos photographies, visez-vous une contribution artistique ou vous intéressez-vous plutôt aux formes spatiales et à leur origine?

P. L. Au départ, j'adoptais davantage une perspective artistique mettant en valeur le patrimoine et les paysages. Avec le temps, mon approche s'est faite plus analytique, notamment par des constats sur l'organisation ou l'évolution des territoires. À cet égard, mentionnons les traces paysagères du

système seigneurial dans la vallée du Saint-Laurent, c'est-à-dire les longs lots rectangulaires et les villages linéaires. Il y a aussi le phénomène d'érosion des berges aux Îles-de-la-Madeleine, en Gaspésie ou sur la Côte-Nord qui m'inquiète. De plus, la récurrence plus fréquente des inondations m'interpelle. Je tente de couvrir ces phénomènes géographiques, car ces transformations doivent être documentées en vue de la sensibilisation des populations et de possibles interventions.



Inondations en bordure du lac Saint-Pierre, en Mauricie © Pierre Lahoud, 2018

Vous semblez avoir un intérêt particulier pour l'Est du Québec (Québec, la Côte-du-Sud, le Bas-Saint-Laurent, la Gaspésie, etc.). Pourquoi?

P. L. Oui, c'est vrai. J'ai pris des photographies partout au Québec, entre autres dans le Centre-du-Québec, le long de la rivière Richelieu, dans la région métropolitaine de Montréal. Cependant, j'habite dans la région de Québec depuis de nombreuses années. Le voisinage immédiat suscite donc mon intérêt.

Par ailleurs, il y a des raisons pratiques qui influencent quelque peu la couverture territoriale de mes photographies. Il s'agit principalement des coûts d'utilisation de l'avion, que j'assume personnellement. En outre, il y a entre 20 et 25 jours de temps optimal pour la photographie aérienne oblique au

Québec (ensoleillement, absence de pluie ou de nuages, vents légers, etc.). Cela m'oblige ainsi à prendre des décisions rapidement en fonction de la météo et à photographier en priorité des territoires relativement proches du lieu de départ de l'avion.

Préférez-vous photographier des milieux urbains ou ruraux ou des espaces à l'état naturel?

P. L. Les milieux urbains m'intéressent, mais mes photographies sur ces milieux sont moins diffusées et, d'une certaine façon, elles se révèlent plus banales. Les paysages de banlieues se ressemblent. Toutefois, certains nouveaux projets immobiliers sont plus esthétiques et moins cartésiens dans leur forme que par le passé. Mes collaborations avec l'urbaniste Gérard Beudet m'ont permis de mieux connaître et apprécier la diversité des secteurs de la

couronne de Montréal. Malgré cela, il ne faut pas oublier les centaines de villages du Québec rural qui occupent de vastes espaces et méritent notre attention.

Vous venez de mentionner une collaboration récente. Vous avez également travaillé avec de nombreuses autres personnes de différentes spécialités, par exemple le géographe Henri Dorion et les historiens de l'art Luc Noppen et Lucie K. Morisset. Que retirez-vous de ces collaborations?

P. L. J'ai beaucoup appris du travail en équipe. Henri Dorion m'a sensibilisé aux particularités du terrain, comme la reconnaissance de certaines formes issues de processus géomorphologiques. Il me rappelait fréquemment que le territoire s'apprend « par les pieds », mais j'ai plutôt utilisé l'avion! D'autres collaborations ont aussi été des moments significatifs dans mon cheminement relatif au territoire, par exemple mes échanges avec Luc Noppen sur la place des églises, des repères visuels essentiels au Québec et dont l'avenir est incertain. Je me permets aussi de souligner les travaux originaux de Lucie K. Morisset sur les villes de compagnie, notamment Arvida au Saguenay.

L'hiver est-il une nuisance à la photographie à vos yeux ou, au contraire, est-ce un paysage intermittent à mettre en valeur?

P. L. Au Québec, l'hiver fait partie de notre identité. De la sorte, les paysages hivernaux m'apparaissent incontournables. Ce sont des paysages magnifiques! Je songe ici à la vallée de la Jacques-Cartier, un secteur particulièrement beau en hiver – un de mes favoris, en fait. La couverture photographique du Carnaval de Québec assure également de belles prises de vue aériennes, que l'on songe seulement à la traversée du fleuve en canot.

Compte tenu de votre expérience qui s'échelonne sur plusieurs décennies, comment percevez-vous l'évolution du territoire québécois? Partagez-vous le bilan du défunt géographe Luc Bureau (Le Québec défiguré, 2023) ou de Marie-Hélène Voyer (L'habitude des ruines, 2021) comme quoi le Québec est laid ou, du moins, qu'il s'est enlaidi au cours des dernières décennies?

P. L. J'ai bien connu Luc Bureau. Sa vision du Québec était intéressante, mais je crois que, dans son

dernier livre, on sent une certaine amertume. De mon côté, je suis un optimiste de nature. Il y a plus de respect envers les paysages et le patrimoine de nos jours, en particulier dans le champ de l'aménagement du territoire. Si on retourne en arrière, les urbanistes ont souvent brisé le patrimoine par leurs actions. Le cas de Charlesbourg en banlieue de Québec est déplorable, à mes yeux. Le lotissement original datant de 1679, des parcelles triangulaires qui rayonnaient à partir du trait-carré, a été complètement effacé par l'urbanisation. Malgré ces erreurs, on s'améliore progressivement et il y a des choses qu'on peut récupérer. Par exemple, l'aménagement du secteur Bourg-Royal, configuré de la même manière que le site original de Charlesbourg, a été beaucoup mieux mis en valeur.

J'aimerais me faire l'avocat du diable quelques instants. En photographiant surtout les campagnes et les paysages patrimoniaux, ne promouvez-vous pas une vision bucolique du Québec?

P. L. Je ne pense pas. Il y a des choses difficiles à corriger et j'ai déjà dénoncé l'utilisation faite de certains territoires. Prenez les secteurs affectés par l'industrie minière dans la zone de Schefferville. On se croirait sur la planète Mars à la vue des lacs et des rivières rougeâtres qui marquent le paysage sur des dizaines de kilomètres. À plus petite échelle, on observe la même chose à certains endroits en Abitibi ou à proximité des alumineries, au Saguenay. Malgré tout, les municipalités me semblent aujourd'hui plus conscientisées et mieux équipées pour gérer le développement du territoire. Je dirais même que, dans l'ensemble, le territoire québécois est relativement bien conservé. Il faut évidemment maintenir des repères qui contribuent à la compréhension des paysages.

À l'ère de Google Earth et de l'imagerie satellitaire, considérez-vous que la photographie des paysages à partir du ciel a encore sa place?

P. L. À mon avis, cela demeure utile. Certes, il y a de nouveaux outils technologiques incroyables. Néanmoins, ils ne remplacent pas la perception qu'un humain peut avoir du territoire derrière l'appareil photo. Il y a des circonstances uniques qui se présentent en vol : un animal dans une

clairière, un arbre massif au milieu d'un champ ou les effets étincelants du givre sur une forêt à flanc de montagne. Le drone n'a pas la curiosité ni le sens artistique qui lui permettrait de saisir tout cela sur la « pellicule », pour reprendre une ancienne expression.

Dans la même veine, la mode est aux balados – donc à l'audio, sans images – ou aux extraits de films. Pour votre part, trouvez-vous des vertus à l'image fixe?

P. L. Oui, tout à fait. C'est une façon de sensibiliser à la beauté dans le recueillement et le silence. La photo statique permet un temps d'arrêt, de réflexion, ce qui n'est pas de trop, en ces temps de bombardements d'images animées. De plus, les photos sont accessibles facilement et longtemps, par exemple lorsqu'on les affiche aux murs d'un espace fréquenté. D'ailleurs, je travaille actuellement sur un projet avec l'Institut de cardiologie et de pneumologie de Québec. Il s'agit simplement de

mettre des belles vues de paysages sur les murs intérieurs de l'institution. Cela peut avoir un effet positif sur les patients, voire les membres du personnel. Les paysages représentés permettent de rêver, de sortir quelques instants des problèmes du quotidien. D'ailleurs, j'aime beaucoup la chanson *Ne tuons pas la beauté du monde* de Diane Dufresne. Celle-ci résume ma démarche, en quelque sorte.

Quel est votre paysage préféré parmi tous ceux que vous avez photographiés?

J'ai déjà mentionné mon affection pour la vallée de la Jacques-Cartier. J'ai aussi une préférence pour la rivière Ouelle, dans la région de Kamouraska. Selon moi, il s'agit d'un exemple exceptionnel de symbiose entre l'humain et la nature. On y remarque le fleuve, la rivière, les parcelles agricoles, les bâtiments de fermes, les habitations, le tout dans une harmonie paysagère hors du commun.



La rivière Ouelle, dans le Bas-Saint-Laurent © Pierre Lahoud, 2018

Avez-vous photographié du haut des airs au cours de la pandémie?

P. L. En réalité, j'ai eu moins d'occasions de voler, compte tenu des diverses restrictions sanitaires. Les quelques sorties réalisées ont évidemment montré des espaces moins animés dans les territoires plus peuplés. Il y avait moins de circulation automobile

ou des stationnements vides. En ce qui concerne les milieux ruraux ou les espaces naturels, ils n'étaient pas vraiment différents, en dépit du contexte.

Avez-vous en mémoire des anecdotes de vol ou de situations originales sur le terrain?

P. L. Heureusement, je n'ai jamais vécu de problème technique ou de situation dangereuse. Je fais affaire avec des entreprises et des pilotes d'expérience.

Quelques fois, la météo a été instable, mais rien de trop sérieux. À vrai dire, j'ai toujours le goût d'aller en vol lorsqu'il fait beau. C'est devenu un élan naturel chez moi, une véritable passion! Je partirais volontiers voler et prendre des photos aujourd'hui, par cette belle journée!•••



Photo : Jean-René Caron

La revue Organisations et territoires remercie Pierre Lahoud pour ce témoignage des plus riches et lui souhaite bonne continuation

RÉFÉRENCES

Bureau, L. (2023). *Le Québec défiguré : une géographie de la laidneur*. Moulte Éditions.

Malgras, Y. (2022, 17 mars). Roger Agache, Amiénois et père de l'archéologie aérienne. *France Info*. <https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france/somme/amiens/l-histoire-du-dimanche-roger-agache-amienois-et-pere-de-l-archeologie-aerienne-2493019.html>

Roy, P.-G. (1927). *Vieux manoirs, vieilles maisons*. Commission des monuments historiques de la province de Québec. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2636085>

Voyer, M.-H. (2021). *L'habitude des ruines : le sacre de l'oubli et de la laidneur au Québec*. Lux Éditeur.

DOI : <https://doi.org/10.1522/revueot.v33n1.1723>